Appréhender le territoire urbain en Méditerranée (XVII^e-XIX^e siècles)

Thierry Allain

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/liame/264>

DOI : 10.4000/liame.264

ISSN : 2264-623X

Éditeur

CRISES - Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier

Référence électronique

Thierry Allain, « Appréhender le territoire urbain en Méditerranée (XVII^e-XIX^e siècles) », *Liame* [En ligne], 24 | 2012, mis en ligne le 05 février 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/liame/264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/liame.264>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Les contenus de *Liame* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Appréhender le territoire urbain en Méditerranée (XVII^e-XIX^e siècles)

Thierry Allain

NOTE DE L'AUTEUR

L'auteur remercie vivement ses collègues montpelliérains (Jérôme Thomas, Marc Conesa, Pierre-Yves Lacour), ainsi que Stéphane Durand, pour leur relecture attentive de ce texte.

- ¹ « Qui fait la ville ? Pour qui ?¹ » La double interrogation lancée par Jean-Claude Perrot dans l'introduction de son ouvrage magistral paru en 1975 est toujours aussi pertinente. Elle indiquait de façon éclatante que l'espace urbain ne devait plus être considéré comme un simple décor, un cadre neutre, un poste d'observation comme un autre, censé refléter les évolutions de toute nature affectant l'Europe des Temps modernes. Sensible au renouvellement de l'espace urbain caennais au XVIII^e siècle sous le coup de la conjoncture économique et sociale, l'historien centrait son travail sur l'inscription dans l'espace des fonctions urbaines. Il s'agissait pour lui de tourner le dos au « tableau d'une société dans la ville² ».

La ville, objet d'histoire

- ² La posture épistémologique consistant à faire de la ville un objet et un acteur de l'histoire semble aujourd'hui largement admise, et d'ailleurs la recherche en histoire urbaine ne cesse d'être fécondée par de nouvelles réflexions. Le succès des Conférences Internationales d'Histoire urbaine organisées tous les deux ans par la *European Association for Urban History* ainsi que la vitalité de nombreuses revues illustrent parfaitement l'autonomie conquise par l'histoire des villes³. C'est donc tout naturellement que l'orientation de la réflexion vers l'histoire de la ville en elle-même a pris une place incontournable dans le champ historiographique. Le renouvellement se

remarque aisément dans l'appréhension, désormais classique, de la complexité de la réalité urbaine à l'époque moderne. A la fois espace et lieu d'activités, marquée par la matérialité et l'immatérialité des droits et des statuts, la ville est l'objet d'une historiographie qui ne peut plus se satisfaire d'une approche économique et sociale *stricto-sensu*, statique plus que dynamique. Il n'est plus possible de l'appréhender aujourd'hui uniquement comme une communauté d'habitants dotés de droits, distincte des communautés rurales environnantes. La composante spatiale et matérielle s'impose d'autant mieux qu'elle renferme une forte part de la spécificité urbaine, comme en témoignent partiellement les dictionnaires de l'époque⁴. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne d'une conception traditionnelle de la cité, marquée par la présence d'une clôture, il est donc nécessaire de considérer l'espace urbain en lui-même.

- 3 En effet, une réflexion sur la différence physique ou topographique entre la ville et l'espace qui l'environne, faisant la part belle à l'existence d'une enceinte et d'un habitat concentré, voire vertical, échouerait cependant, seule, à caractériser notre objet à l'époque choisie. Un certain nombre de circonstances rendent compte de dynamiques internes et externes qui s'imposent largement. L'arasement des enceintes et la croissance des faubourgs s'observent un peu partout en Europe au XVIIIe siècle, sans que pour autant l'affirmation d'une originalité urbaine ne disparaisse⁵. La ville est, en outre, tout sauf un espace neutre et déconnecté d'une réalité qui s'exprime à une échelle supérieure⁶. Elle peut être considérée comme un réceptacle privilégié des valeurs de la société d'Ancien Régime, ou des courants dominants de la civilisation européenne. Marqués par les canons d'harmonie et de perfection véhiculés par la Renaissance, les espaces urbains portent également en temps voulu la marque du classicisme et des obsessions de mise en ordre et de progrès du Siècle des Lumières⁷. La ville n'est pas neutre non plus hors d'Europe, soumise en outre, dans un certain contexte, aux problématiques coloniales. Dans ces conditions, le choix a été fait de centrer ce dossier sur la réalité concrète, pour ne pas dire matérielle, de la ville, tout en l'envisageant comme mouvante et sujette à appropriation intellectuelle et symbolique.

Le territoire urbain, « produit d'interactions nombreuses⁸ »

- 4 La thématique du territoire semble alors présenter un certain nombre d'assurances et de promesses. La charge affective et matérielle se déploie plus à son aise dans cette notion de « territoire », si l'on veut bien considérer ce dernier comme une portion d'espace investie et mise en valeur par un groupe humain. Les historiens qui se sont penchés sur les différentes formes de spatialité ont été sensibles au processus d'élaboration d'un territoire⁹. Les analyses à ce sujet ne sont pas nouvelles. Le concept de territoire a en effet nourri de nombreuses recherches dans de multiples domaines en sciences humaines. Il s'agit d'un terme unique très fréquemment employé par des sciences différentes, ce qui ne préjuge en rien de son univocité¹⁰. Les ethnologues, par exemple, n'ont pas manqué de percevoir toute la variété et la complexité d'analyse offerte par le concept de territoire. Très sensibles à l'inscription dans l'espace des phénomènes sociaux, ils n'hésitent pas à considérer le territoire comme « une notion construite, non seulement à des fins de connaissance, mais aussi pour l'action¹¹ ». Des penseurs plus atypiques ont reconnu l'importance de ces questions. Traquant le rapport écologique de l'homme avec son environnement, le neurobiologiste Henri

Laborit perçoit l'urbanisme comme une activité biologique, au service du maintien des structures existantes. Construction en remodelage constant, le territoire est moins que jamais une donnée intangible et immémoriale. Sa structuration rend compte, au contraire de multiples engagements, puisque le territoire n'est que la « production d'un groupe social¹² ». Certaines pages de Laborit trouvent d'ailleurs un écho dans les réflexions de Jean-Claude Perrot sur Caen¹³.

- 5 Relié aux problématiques de l'Histoire, ces visions légitiment un peu plus la démarche qui consiste à vouloir comprendre la ville à travers les perceptions et les projets développés par une communauté humaine à l'égard de l'espace urbain. Soucieux de « lire la société sur une carte », Jean-Pierre Bardet se livre à une exploration de la territorialisation de l'espace rouennais en ménageant une place de choix aux perceptions variables de ce même espace par les contemporains¹⁴. L'occupation du territoire urbain par différents groupes, à commencer par les communautés étrangères, a permis aux chercheurs de mesurer toute la variété de la gamme des processus d'appropriation et d'investissement¹⁵. Directement liée au résultat identifiable, et surtout mouvement en marche animé d'une dynamique propre, la territorialisation a retenu l'attention des historiens. Il était impossible de rester indifférent à un processus de « création » de territoire, reflet de l'investissement d'une partie ou de la totalité de l'espace urbain. Refusant de valider sans examen critique la notion commode de « quartier », Alain Cabantous nous offre ainsi une réflexion sur l'occupation de segments du territoire urbain. Il en retire l'idée d'une variété des perceptions de leur environnement par les habitants d'une ville¹⁶.
- 6 S'attacher au territoire urbain permet donc de saisir la ville à la fois comme réceptacle de toutes les évolutions, mais aussi et surtout comme actrice de ses propres transformations. L'univers citadin se caractérise en effet par une instabilité indéniable. Cet angle de recherche favorise un dialogue riche de promesses d'informations de toutes sortes. Il rend possible la prise en compte du dynamisme intrinsèque des espaces urbains. Il permet surtout d'envisager l'analyse du cadre de vie des habitants dans sa dimension matérielle, d'autant plus que ces habitants deviennent des acteurs. L'investissement mental de certaines portions d'espace par ceux qui les occupent ou qui les traversent trouve ainsi sa place dans les recherches sur le territoire¹⁷. Il en ressort que de nombreuses entrées sont envisageables, avec leurs déclinaisons non moins variées. Une enquête sur la maîtrise et le contrôle de l'espace ne peut en effet faire l'économie d'une réflexion portant sur l'appropriation, réelle ou ressentie, par certains habitants, par toute la communauté ou par les étrangers de passage, de ce même espace. Ainsi investi, il devient territoire. Il est alors question de conflits, de négociation ou d'aménagements liés aux usages multiples d'une même portion d'espace urbain. Au-delà de la juxtaposition de ces modalités d'appropriation, c'est l'investissement matériel de l'espace urbain qui doit retenir notre attention, car il dévoile la multiplicité des interactions qui le structure.

Les villes méditerranéennes, un poste privilégié d'observation

- 7 Les villes du bassin méditerranéen semblent en mesure d'apporter de nombreuses réponses stimulantes. Ce n'est pas tant leur dynamisme démographique, au demeurant moins évident au XVIIIe siècle que dans la première modernité, qui doit nous

interpeller¹⁸. D'autres caractères sont à prendre en compte, dans la mesure où on se limite implicitement aux villes qui sont à peu de distance du littoral. L'ancienneté d'un certain nombre d'entre elles peut en effet nous laisser espérer une sédimentation architecturale et mémorielle intéressante¹⁹. Un ouvrage récent consacré à Smyrne a d'ailleurs fait le pari d'explorer les mémoires, et le pluriel n'est pas anodin, d'une cité aujourd'hui totalement transformée²⁰. A l'instar du grand port anatolien, le positionnement de nombreuses villes méditerranéennes dans une région de multiples interfaces (religieuses, culturelles, politiques), ainsi qu'un rôle souvent actif dans le commerce maritime leur permet, en outre, d'accueillir de multiples confrontations. La présence de communautés marchandes étrangères ainsi que la circulation de produits venus d'horizons divers peuvent contribuer à modeler un espace urbain moins que jamais neutre. Le cas des Echelles commerciales ou des ports francs est encore plus éclairant, dans la mesure où ces organismes à la croissance souvent rapide, parfois créés *ex nihilo* par une autorité politique, n'avaient de raison d'être que dans la rencontre d'offres marchandes étrangères.

- 8 Un certain nombre de villes méditerranéennes postulent donc très légitimement à une enquête sur le territoire urbain, car elles semblent accueillir des espaces riches de symboles et empreints de diversité²¹. Il n'est évidemment pas question ici de s'aventurer sur le chemin périlleux de la quête d'un modèle urbain propre à la Méditerranée. Ce serait prendre le risque de surévaluer gravement l'unité des rivages bordant la mer intérieure, tout en simplifiant des situations locales bien éloignées parfois des lieux communs²². A l'intérieur de régions limitées ou régies par la même autorité politique, l'unité des formes urbaines n'est d'ailleurs pas admise et provoque de vives interrogations. La question quelque peu provocatrice émise par trois chercheurs au sujet des villes ottomanes illustre bien l'absence d'évidence dans ce domaine²³. Les urbanistes et les architectes, aux prises quotidiennement avec la réalité matérielle de la ville, viennent cependant à la rescousse des historiens. Ils relèvent en effet un certain nombre de figures propres, comme la polarisation autour d'un centre historique, un primat de l'organisation de la vie privée sur la structure de l'espace ou une relative absence de rationalité géométrique de l'espace urbain. Dans un ouvrage de 1998 au titre évocateur, Jean-Paul Guez écrivait ainsi que l'élément dominant dans les villes méditerranéennes était la « conception topologique de l'espace urbain basée sur l'inclusion et l'exclusion²⁴ ».
- 9 Retenir le territoire de la ville comme objet d'étude comporte pour corollaire un certain nombre d'écueils à éviter. On peut en distinguer au moins trois. Le premier consiste à réaliser une enquête monographique consacrée au tissu urbain, attachée à rendre compte des transformations urbanistiques et architecturales successives de la ville. Le deuxième réside dans le choix de grilles d'analyse centrées sur une problématique propre au développement de chaque ville et ne permettant donc pas les comparaisons et les stimulations croisées. Un troisième danger guette enfin l'historien. Il serait en effet tentant d'envisager le territoire dans sa globalité, sans prendre en compte la richesse des situations micro-locales au sein du périmètre urbain. Or le tissu urbain apparaît dans bon nombre de villes européennes comme fracturé en portions qui se tournent le dos et parfois vivent dans une situation de conflit²⁵.
- 10 Les quatre contributions rassemblées dans ce dossier sont parvenues avec succès à éviter ces écueils, tout en plaçant le territoire urbain au centre de leurs réflexions. La taille du dossier ne permettait pas d'embrasser l'ensemble de la Méditerranée. Les

études qui le composent sont donc centrées sur le bassin occidental de la mer intérieure. Dans une approche comparatiste entre Livourne, Marseille et Tunis, Guillaume Calafat nous amène à réfléchir sur les liens entre les dispositions juridiques et l'occupation spatiale des villes par des groupes minoritaires. On appréhende à travers ces parcours multiples le rôle incontournable que tiennent la négociation et les rapports de force dans la définition de la norme en matière de territorialisation. Nicolas Vidoni nous rappelle opportunément, en partant de la réorganisation de la police à Montpellier au XVIIIe siècle, que le territoire urbain est d'abord et avant tout un espace de contrôle où s'affrontent des logiques parfois antagonistes. On y voit donc les réussites et les échecs d'une nouvelle appréhension de l'espace urbain, et la prégnance des enjeux politiques sur la question de la maîtrise du territoire. Ce thème du contrôle du territoire se lit également dans les réflexions de Guenièvre Antonini-Fournier sur la mise en plans et cartes d'un certain nombre de villes méditerranéennes sur la longue durée, entre le XVIIe et la fin du XIXe siècle. Son travail nous montre le lent cheminement, à Barcelone, à Gênes et à Marseille, de la mise en ordre du territoire urbain en Méditerranée. Il nous a semblé utile, en outre, d'ouvrir le dossier sur un autre Sud, de changer de latitude afin d'accueillir une enquête inédite en français consacrée aux circulations collectives dans les villes d'Inde du Sud au XIXe siècle. Anne Viguiier fait la part belle au concept d'appropriation du territoire urbain dans le pays tamoul par des groupes antagonistes, à l'occasion des circulations collectives. La prise en compte des problématiques propres au sous-continent indien est l'occasion de saisir toute la fragilité des consensus sociaux qui s'établissent au sein des espaces urbains. L'irruption sur la scène des villes tamoules du colonisateur britannique place sous une lumière crue le rôle déterminant des facteurs exogènes.

NOTES

1. Jean-Claude PERROT, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIIIe siècle*, Paris/La Haye, Mouton, 1975, tome I, p. 7.
2. *Ibid.*, t. II, p. 643.
3. Si le *Journal of Urban History* est édité depuis 1974 par les Cambridge University Press, d'autres revues sont plus récentes comme la *Stadsgeschiedenis*, publié depuis 2006, à l'initiative du Centre d'Histoire urbaine de l'université d'Anvers, ou encore la revue *Histoire Urbaine* en France. Dans le premier numéro de celle-ci, l'éditorial insistait sur l'ambition de devenir « un lieu de référence où circulent, et éventuellement s'affrontent, conceptions, problématiques et méthodes d'analyse du fait urbain » (*Histoire Urbaine*, 1 [juin 2000], p. 5-6).
4. Les dictionnaires insistent en effet sur la densité et la clôture de l'espace urbain : « ordinairement fermée de murailles » (Furetière édition de 1690) ; « ville : assemblage de plusieurs maisons disposées par rues et fermées d'une clôture commune, qui est ordinairement de murs et de fossés » (*Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1694, repris en grande partie par le *Dictionnaire universel françois et latin*, vulgairement appelé *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1711). L'*Encyclopédie* ajoutera à cette définition la précision suivante : « Mais pour définir une ville plus exactement, c'est une enceinte fermée de murailles, qui renferme plusieurs quartiers,

des rues, des places publiques, et d'autres édifices ». Une analyse attentive de ces définitions permet cependant de relever que la présence d'une enceinte n'est pas absolument obligatoire, même si elle semble nécessaire. L'organisation du bâti ainsi que les fonctions commerciales des villes tiennent une place de plus en plus importante dans les dictionnaires au cours du XVIIIe siècle. Dans la cinquième édition de son travail, imprimée en 1798, l'Académie française corrige d'ailleurs la définition de 1694 en précisant « souvent entouré d'une clôture commune ».

5. La disparition des enceintes en France au XVIIIe siècle ne signifie pas, dans l'esprit des contemporains, l'abolition de toute différence avec la campagne. L'éclairage public devient par exemple un marqueur identitaire très fort de l'urbanité, autant matériellement que psychologiquement car il est associé à l'image d'un espace ordonné et sécurisé (Alain Cabantous, *Histoire de la nuit XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 250).

6. Cette conviction forte permet à Bernard Lepetit d'envisager les liens des villes entre elles au sein d'une armature urbaine (voir *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988, « Avant-propos », p. 14-18).

7. Jean-Louis Harouel, dans l'introduction de son ouvrage magistral sur le XVIIIe siècle, se montrait très sensible aux perceptions contrastées de la ville selon la période considérée, identifiant nettement pour son segment chronologique des élans de dilatation et de maîtrise de l'espace urbain (voir *L'Embellissement des villes. L'urbanisme français au XVIIIe siècle*, Paris, Picard, 1993, 335 p.).

8. J'emprunte cette expression à Bernard Lepetit, historien toujours sensible aux multiples formes d'investissements se déployant dans l'espace (voir *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 137).

9. Dans la conclusion de son brillant essai, Daniel Nordman reconstitue le passage progressif de l'état d'étendue à celui de territoire. Il en profite pour nous livrer ce qui fait selon lui l'originalité d'un territoire : « [...] le territoire se définit par trois propriétés absentes de l'entité espace : alors que celle-ci est encore un contenant indifférencié [...], le territoire est directement l'objet d'une appropriation, de l'exercice d'un pouvoir sous quelque forme que ce soit » (voir *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVIe-XIXe siècles*, Paris, Gallimard, 1998, p. 516).

10. Les géographes avancent une définition qui peut paraître familière à celle des historiens, quand ils insistent sur l'unité, l'organisation interne et la délimitation du territoire. Certains se montrent très sensibles au concept d'appropriation, écrivant : « le territoire tient à la 'projection' sur un espace donné des structures spécifiques d'un groupe humain, qui incluent le mode de découpage et de gestion de l'espace, l'aménagement de cet espace » (voir Roger Brunet, dir., *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris, Reclus, 1993, 3e édition, p. 480).

11. Pierre ALPHANDÉRY et Martine BERGUES, « Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot », introduction au dossier consacré au territoire paru en 2004 dans *Ethnologie française*, 34 (2004-1), p. 6.

12. Henri LABORIT, *L'Homme et la ville*, Paris, Flammarion, 2011 (1e édition en 1971), p. 97. Au-delà d'un vocabulaire quelque peu daté, les chapitres II et V offrent un contact stimulant. Ses lignes sur la raison d'être de la ville et l'accroissement de la ségrégation sociale par l'urbanisme contemporain sont à relire (p. 161-178).

13. J.-C. Perrot précise en effet dans sa conclusion générale que « l'espace géographique de Caen ne se décrit pas indépendamment des processus sociaux qui le traversent, ni des comportements biologiques des agents de l'économie » (*op. cit.*, p. 947).

14. Jean-Pierre BARDET, *Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les mutations d'un espace social*, Paris, SEDES, 1983, 2 vol.

15. Jacques BOTTIN et Donatella CALABI, dir., *Les étrangers dans la ville : minorités et espace urbain du bas Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1999, 486 p. L'introduction de cet ouvrage collectif place d'emblée l'espace matériel de la ville au cœur de ses préoccupations, puisqu'elle se propose d' « analyser les processus d'interaction entre la

présence des groupes sociaux et le lieu de résidence » (p. 2). Bernard Lepetit a rédigé, dans cette même introduction, des pages marquantes sur les notions de structuration de l'espace et d'appropriation (*ibid.*, p. 11-15).

16. Au « quartier-voisinage » et ses limites mouvantes vient se juxtaposer un espace plus grand, vécu collectivement et défini selon des critères économiques, historiques ou topographiques (« Le quartier, espace vécu à l'époque moderne : Ambiguïté et perspectives d'une histoire », dans *Histoire, Economie et Sociétés*, 13-3 (1994), p. 427-439). Dans sa réflexion sur l'histoire du mot « quartier », Christine Lamarre conclue à l'ancienneté mais également à la multiplicité des sens que les contemporains pouvaient donner à ce mot. Il s'agit surtout, selon elle, d'une « zone floue » (« quartier » dans *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, sous la direction de Ch. Topalov et alii, Paris, Robert Laffont, 2010, p. 1013-1016).

17. Il s'agit donc de se démarquer, en partie, des analyses d'Henri Lefebvre dans son ouvrage *La production de l'espace* (Paris, Anthropos, 1^{re} édition en 1974). S'il est possible de suivre le penseur marxiste quand il refuse « le fétichisme de l'espace » et insiste sur les dynamiques de production de l'espace, il est plus difficile de ne considérer que les rapports sociaux, à l'exclusion de tous les autres facteurs, dans l'élaboration d'un territoire (chapitre II, « L'espace social », 4^e édition, 2000, p. 83-195).

18. Jan DE VRIES, *European urbanization, 1500-1800*, Londres, Methuen, 1984, 398 p.

19. Parmi les nombreux ouvrages qui devraient être cités ici, il ne sera fait mention que des travaux d'André Raymond sur Le Caire (*Le Caire*, Paris, Fayard, 1993, 428 p.) et, plus récemment, de Leila Maziane sur Salé (*Salé et ses corsaires : 1666-1727. Un port de course marocain au XVII^e siècle*, Rouen, Presses du Pôle universitaire normand, 2007, 362 p.).

20. Marie-Carmen SMYRNELIS, dir., *Smyrne, la ville oubliée ? 1830-1930. Mémoires d'un grand port ottoman*, Paris, Autrement, 2006, 252 p.

21. Ces éléments constitutifs sont connus depuis longtemps ; ils ont été rassemblés par Maurice Aymard dans son introduction de la première partie du recueil dirigé par J. Bottin et D. Calabi, *op cit*, intitulé « Le modèle méditerranéen », p. 19-23.

22. L'intitulé d'un colloque d'urbanistes organisé en 1993 à Montpellier, bien que postulant l'existence d'une ville méditerranéenne, introduit le pluriel à propos de leur caractère propre (« Identités de la ville méditerranéenne », publication des actes en 1995 par Luc Doumenc aux éditions de l'Espérou à Montpellier).

23. « Was there an Ottoman City ? », titre de l'introduction de l'ouvrage de Daniel Goffman, Edhem Eldem et Bruce Masters (voir *The Ottoman City between East and West : Alep, Izmir and Istanbul*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 1). Les auteurs, après avoir confronté leurs connaissances sur la capitale de l'empire, une ville anatolienne et une ville arabe, en concluent cependant qu'il existe un certain nombre de points communs dont l'émergence a été dictée par des problématiques identiques. André Raymond, réfléchissant sur l'inscription des sociétés dans l'espace des villes arabes avait déjà pointé du doigt des traits distinctifs (voir *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, Sindbad, 1985, 389 p.).

24. Jean-Paul GUEZ, *Le sens caché de la ville méditerranéenne*, Montpellier, Editions de l'Espérou, 1998, p. 87. Les architectes se montrent plus spécifiquement sensibles à la lumière qui inonde les villes méditerranéennes.

25. Olivier ZELLER, « Mosaïques urbaines : sociabilités et espaces », dans *Histoire de l'Europe urbaine*, dir. Jean Luc Pinol, t. I, p. 793-808.

AUTEUR

THIERRY ALLAIN

Maître de conférences en histoire moderne, Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines Et Sociales (CRISES, EA 4424), Université Paul Valéry - Montpellier III, Site Saint Charles, Rue du Professeur Henri Serre, 34090 Montpellier